[Anecdotes]

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **8 (1870)**

Heft 28

PDF erstellt am: **02.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-180889

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

tenant, la plus jolie brunette et qui plaît si fort à tous, je crois qu'elle s'appelle...

— Juliette! s'écria Mme Rühle.

— Justement, heureuse mère, votre Juliette est l'idéal des poètes, le journal hebdomadaire est rempli de sonnets en son honneur.

— Que dites-vous? en vérité, dit la mère avec un sourire de ravissement.

— Je vous le répète, mais comment en serait-il autrement, elle est belle comme un ange.

Mme Rühle rougissait de plaisir et son mari se trémoussait sur sa chaise.

— Mais, dit enfin la mère, on dit qu'un commis pharmacien lui fait la cour, est-ce vrai?

— Je ne sais pas, répliqua M. Herbert, qui, dans ce moment, avala de travers et toussa si violemment qu'il dut se cacher le visage dans sa serviette.

M. Rühle s'empressa de le frapper entre les épaules, afin, disait-il, de dissiper plus vite le mal.

Ce petit incident donna un autre cours à la conversation, et bientôt on se leva de table.

— Un charmant homme, en vérité, disait en souriant Mme Rühle, comme il est aimable et quel coup d'œil il a! Reconnaître ma fille à mes traits!...

Et elle s'assit dans son fauteuil, prit sa tasse de café et s'endormit, pendant que M. Rühle faisait avec Herbert le tour de la pharmacie, du laboratoire et du magasin.

— J'avoue, très honoré patron, dit Herbert, lorsqu'ils furent de retour à la pharmacie, que je n'ai encore desservi aucun établissement dans lequel j'ai trouvé autant d'ordre, d'élégance, une telle profusion de médicaments et un laboratoire aussi bien organisé; même, entre nous soit-il dit, la pharmacie de la cour n'offre rien de comparable.

— Que dites-vous? le pharmacien de la cour est pourtant un des inspecteurs, celui qui voit partout quelques améliorations à faire.

— Ne savez-vous pas qu'il est plus facile de critiquer que de faire mieux?

— C'est vrai, reprit Rühle, mais il m'a fait des observations sur le quina, par exemple...

— Que lui-même ne prépare pas mieux, interrompit Herbert, croyez-moi, pour la pharmacie de la cour, le nom fait tout. Si vous saviez ce que je sais...

— Peut-être bien, dit Rühle, mais, item, cela le regarde.

La conversation aurait duré encore plus longtemps, si M. Herbert n'avait dû sortir pour affaire particulière; il s'excusa donc pour un petit quart d'heure.

Il se rendit chez l'amie que Juliette avait rencontrée au bal masqué et pour laquelle il avait une lettre de la jeune fille; en prenant congé, elle lui promit de ne pas avoir l'air de le connaître, et Herbert retourna joyeux dans le nid de son *Pélican*, où il prit place derrière le comptoir, en priant instamment M. Rühle de fumer sa pipe en toute sécurité; cette attention lui acquit à jamais la faveur du patron.

— Eh bien, comment te plaît-il? dit Rühle à sa femme.

La réponse fut un signe de tête affirmatif.

— Celui-ci fait, j'espère, une fois exception à la règle, continua Rühle.

— Oui, dit-elle avec un sourire railleur, un peu moins timbré que les autres.

Son mari avale la pilule en silence, mais les épais nuages de fumée qui s'échappaient de sa pipe étaient l'annonce certaine de l'orage qui s'approchait. Mais il fut heureusement détourné par l'arrivée d'un étranger.

C'était un homme de quarante à quarante-cinq ans, d'un extérieur imposant et dont les traits annonçaient un caractère déterminé. Son salut fut bref mais poli.

— Je m'appelle Ausstecher, dit l'étranger, et je suis un de vos collègues, honorable M. Rühle, je le suis même dans la plus littérale acception du mot, car j'ai obtenu ici la concession d'une seconde pharmacie. J'ai voulu me procurer le plaisir de faire votre connaissance et vous exprimer mon désir de vivre avec vous en bon voisin.

Rühle pâlit, il fut saisi d'un frisson glacial, son cœur se serra, il était près d'étouffer. Mais que faire? Devait-il laisser deviner sa faiblesse à son adversaire? Pouvait-il, quoique le cœur lui saignât, mettre de côté toute urbanité? Non. Il refoula donc sa douleur dans le plus profond de son cœur et, s'empressant de présenter sa femme, il répondit d'un ton aigre-doux aux prévenances du collègue.

La conversation s'engagea et ne roula bientôt plus que sur leur métier commun, ce qui donna à Mme Rühle de fortes envies de bâiller.

Peu à peu, cependant, l'entretien se repprocha de sujets plus à sa portée. M. Rühle demandait avec intérêt où l'estimable collègue établirait sa pharmacie.

— J'ai acheté des hoirs Beutler cette belle maison en face de la vôtre, répondit-il; elle est parfaitement située, comme celle-ci, au centre de la ville, où le commerce est fort actif, m'a-t-on dit, surtout les jours de marché. Du reste, ajouta-t-il, je ne ferai que mettre en train les affaires; puis au bout de six mois, je les abandonnerai à mon neveu, habile chimiste et pharmacien distingué et auquel je compte laisser ma fortune. A lui le soin alors de faire sa maison.

— Faire sa maison, dit Rühle en souriant d'un air content, tandis qu'au fond du cœur, il aurait voulu voir l'oncle et le neveu à cent lieues de là. Croyez-vous que dans un trou comme celui-ci, il soit possible de faire sa maison? Je vous le répète, j'ai au plus trois ordonnances par jour, et la vente courante ne rapporte presque rien depuis ce malheureux système de *gros* et de *pfennings*. Si les choses en sont là pour moi qui suis seul, jugez ce que ce sera lorsque nous serons deux.

(*A suivre.*)

Une dame de Lausanne disait l'autre jour à son mari: « Mon cher, il m'est impossible de rester plus longtemps sans domestique. »

— Eh bien, nous allons faire insérer une annonce dans l'*Estafette*.

— Oui, mais je redoute tellement ces annonces!... Toute la journée la sonnette sera en mouvement; les filles me viendront par légions.

— Laisse-moi faire, Marie, je vais te rédiger l'annonce de telle façon que tu ne seras point trop ennuyée.

Et le mari fit insérer trois fois l'annonce suivante:

On demande une bonne domestique, qui ne craigne pas l'ouvrage.

Personne ne se présenta.

On lit dans l'*Estafette* du 4 juillet:

» Trouvé dimanche, dans la soirée, sous les frais » ombrages de Champblandes, une ombrelle et une » canne. Les réclamer, contre les frais d'avis, Escaliers-du-Marché, 3, au 2e. »

Ne serait-ce point vouloir détruire la charmante simplicité de ces lignes que d'y ajouter quelque commentaire?...

Un joli mot d'enfant.

La mère au petit garçon:

— Tiens, Alfred, voici une pomme, partage-la chrétiennement avec ta sœur.

— Comment fait-on, maman, pour partager chrétiennement?

— On donne la plus grande part à l'autre personne, mon enfant.

— Tiens, toi, partage chrétiennement!

L. Monnet. — S. Cuénoud.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.